



Almanach

Emile Verhaeren

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

II

Lundi.

Lundi.

Mardi.

Mardi.

Mercredi.

Mercredi.

Jeudi.

C/ljA

Jeudi.

Vendredi.

Vendredi.

Samedi. fi

Samedi.

Dimanche.

Dimanche.

rj 18

Lundi.

fv J

tS

Lundi.

Mardi.

Mardi.

Mercredi.

Mercredi.

Dimanche.

Jeudi.

Vendredi.

Vendredi.

Samedi.

Samedi.

Dimanche. %

Dimanche.

Lundi.

Lundi.

lu 26

Mardi.

Mardi.

Mercredi.

Mercredi

Jeudi.

Jeudi.

Vendredi.

Dimanche.

A JO

Mercredi.

JO

Samedi.

i II

Jeudi.

Dimanche.

Lundi.

Samedi.

Mardi. €

Dimanche.

Mercredi.

Lundi. €

Jeudi.

Mardi.

Vendredi.

Mercredi.

Samedi.

iS

Dimanche.

Vendredi.

Lundi.

Samedi.

Mardi. #

Dimanche.

Mercredi.

Lundi. #

Jeudi.

Mardi.

Mercredi.

Samedi.

Jeudi.

Dimanche.

Jlsô

Vendredi.

Lundi.

Samedi.

Mardi. D

Dimanche. D

Mercredi.

Aop

Lundi.

Jeudi.

Jjo

Mardi.

Vendredi.

nJj

Mercredi

Samedi.

OCTO‘B‘J<J

Mardi.

Mercredi.

Jeudi. ©

Vendredi.

Samedi.

Dimanche.

Lundi.

Mardi.

Mercredi.

Jeudi.

Dimanche.

Lundi.

Mardi.

Mercredi.

Jeudi.

Vendredi. %

Samedi.

Dimanche.

Lundi.

Mardi.

Mercredi.

Jeudi.

Vendredi. D Samedi.

Dimanche.

Lundi.

Mardi.

Mercredi.

Jeudi.

WENT^ÉMIqâJ

^ Ü^OVEM^^EEi^

Vendredi. (

Samedi. © li

Dimanche. JA

Lundi. IL

Mardi. »(

Mercredi. 1»

Jeudi. ijx

Vendredi. Lj

Samedi.

Dimanche. L

2 ri

Lundi. M

Mardi.

Mercredi. A

Jeudi. U

a rS

Vendredi. fv

Ji i6

Dimanche. ^

rf is

Lundi. ».

Mardi. T.

Mercredi. (\ç

Jeudi. G\

Vendredi. h

Samedi. 'A

Dimanche. D /

Lundi. If.

Mardi. X

Mercredi. h

Jeudi. ir

Vendredi. y

je 3o

Samedi. (|

TJÉCEM'DTIE

Dimanche.

Il 2

Lundi. ©

Mardi.

Mercredi.

Jeudi.

Vendredi.

Samedi.

i Oiv

Dimanche.

Lundi. 6

NOËL

|7jiL

Jeudi.

Vendredi.

Samedi.

Dimanche.

Lundi.

Mardi. @

yf}

F^IMiV/riiE

ar le soir trouble et flagellant, où se gèlent exténuées les lumières et les nuées, vague r hiver 7iocturne et blanc.

Les champs dorment si vieux, si morts, qu 'on les croirait frappés d'un sort,

— qui donc suscitera le vernal sortilège f Tout seul vers le couchant là-bas, triste et discord, avec des hoquets las, quelque pauvre angélus sonne encor dans la neige.

f^es chaumières et les étables apparaissent si lamentables que leur misère s 'ouvre en plaies; de clos en clos, le long des haies, sur un bâton pelé pend du pauvre linge gelé.

ar le soir trouble et flagellant, en des manteaux usés de vent, vague r hiver nocturne et blanc.

Les villages commue amoindris serrent leurs toits et leurs taudis et calfeutrent leur peur ; ils s 'alignent au bord des routes mortes, où chaque âtre, dessous la porte, glisse en biseau sa coupante lueur.

La neige épa7id ses laines et ses floco7is parmi les plaines et déchiquette de la haine 671 rafales folles et vaines.

Elle dissème ses mille loques 7ninuscles, qui s ejfiloquent à travers champs, en chaque coiti, où de grands arbres de silence échelo7me7it leur vigila7ice vers ĩinfl7ii, de lom en lom.

ol bla7ic, ténèbres claires :

atcx carrefours, les a^oix crépusculaires écartèlent leur christ vers limmense douleur, mais le sang pur qui lui coule du torse ne tiédit pas le gel féroce dont les grappes plombent son cœur.

Parfois, comme si H air était de fer, s écoute au fond des nocturnes prairies un craquement de fleuve qui charrie ses batailles de glaces vers la mer.

Par le soir trouble et flagellant, plus vieux que ne sont les années autour du temps agglutinées, vague l'hiver nocturñie et blanc.

La lune au ciel se voile ou transparait ; ks nuages dans leurs voyages couchent des nappes de mirages au long des lacs et des marais.

es ombres et des formes rôdent et se mêlent à des clartés qui tout à coup mofitent el s échafaudent.

Un remuement aux horizons violentés

halluciné l'esprit;
les chimères tumultueuses passent
sur leurs chevaux d'espace
et le mystère de la nuit
vaguement s'ouvre et s'accomplit.

LES ÉCARTÉS

Il est ainsi de pauvres cœurs avec en eux des lacs de pleurs, qui
sont pâles comme les pierres
un cimetière.

Il est ainsi de pauvres dos plus lourds de peine et de fardeaux
que les toits des cassines brunes parmi la dune.

Il est ainsi de pauvres mains comme feuilles sur les chemins,
comme feuilles jaunes et mortes devant la porte.

/ est ainsi de pauvres yeux humbles et doux et soucieux,
comme les yeux des bêtes sous la tempête.

Il est ainsi de pauvres gens, qu'ils soient riches ou indigents,
qui trimbalent de la misère au loin des plaines de la terre.

C'est Mars ! i:hku%i: tkou^ble

Le lent soleil convalescent là-haut se penche à la fenêtre
et vers terre pénètre.

C'est Mars 1

Le vieil hiver fuit dans la mer;

comme un oiseau qui secouerait ses plumes,

Il aube neuve s'ameute en brumes.

C'est Mars 1 L'âpre midi s'est attiédi; le ciel étend sur les claires les tabliers de la lumière.

C'est Mars!

' ombre du soir incline aux longs miroirs des lacs pensifs ses bras qui glissent et s'enfoncent sous les eaux lisses.

C'est Mars!

Et le printemps, voici qu'il s'apprivoise avec les premiers chants d'oiseaux et qu'aux étangs couleur d'ardoise les humbles gens de la paroisse, pour abriter les toits et border les closeaux, coupent de pauvres blâies roseaux.

Les épingles des houx cinglants et fous crèvent le doux manteau du vent.

Le vent, il est tissé de laine et le houx vert darde la haine comme un casque parmi la plaine.

Le vent, il est de gaieté fière, il court, avec des sonnettes de clarté, ventre à terre, sur la rivière.

Le houx, il est la rage de la terre.

Les mains du vent dans les cheveux des herbes se parfument d'odeurs acerbes, le front du vent paraît comme une aube dans la forêt.

Le houx, il est de fer tenacement comme l'hiver.

Avec ses dards, avec ses pointes, il sépare les clartés jomtes du jour éclos avec douceur ; il est comme un blasphème de sécheresse et de fureur qui se crispe contre lui-même.

Le vent jeune, c'est le printemps, avec ses baisers d'or aux lèvres de la terre le vent lisse, le vent sincère, c'est le printemps.

Le houx, il est l'aïdace du froid stérile et de la glace.

Le vent babille

dans le lacis d'un chant d'oiseau que soie à soie il enrubanne, ainsi que des lianes.

aux torsades des bois et des rameaux ;

le vent léger, le vent, il brille 1

le vent s'ébroue

sur les gazons luisants

où les pommiers, ainsi que des paons blancs,

nacre et soleil, lui font la roue.

Le houx, taciturne et jaloux, dans les vallons, sur les sablons, ciselle et pointe de la colère foliolaire.

Le vent roule en boule, le vent jouiftu, comme un gamin sur les talus ; le vent donne 1 essor aux papillons pliés en billets d'or ; le vent s'attarde en des voyages et joue avec les copeaux blancs et les ourlets étincelants, là-haût, des grands nuages.

e houx se plisse en vides, crispe ses ongles vers le vide et semble un obstiné totirment qui se tairait, sauvageme^it.

Le vent, toute la joie et toute la folie
qu'il tinteront dans les prochains lilas,
il les appelle et les rallie
et les essaima au canevas
des champs et des enclos rectangulaires ,
Le luxe frais des bijoux d' eau,
il en orne des fleurs perlaires
sur les berges où le troupeau
verse en cascades ses toisons ;

Un coté autour des toits et des maisons, ouvre l'ampleur des
espaliers et jusqu'au ciel construit les escaliers par où descend la
vie.

Il prend d'assaut la campagne asservie, monte, descend, s'en
va, revient, éveillant tout, n'oubliant rien.

Le houx lui-même est assailli, en chaque feuille, en chaque pli,
et courbe enfin jusques à terre sa rancune protestataire.

Et le printemps oriflamme de vermillon, avec des insectes rouges
et bleus en aigrettes dans ses cheveux, avec, sur le vol clair de ses
ailes solaires, le feu mouillé des diamants auréolaires, entre vain-
queur dans la lumière en fleur.

La T^ETITE vierge

la petite Vierge Marie passe- les soirs de mai par la prairie, ses
pieds légers frôlant les brumes, ses deux pieds blancs comme

deux plumes.

S'en va comme une infante, corsage droit, jupes botff antes, avec ttn bruit botigeant et clair de chapelet d'argent.

Aux deux côtés de la rivière poussent par tas des fleurs trémières, et la Vierge, de berge en berge, cherche les lys royaux et les iris debout sur l' eau comme flamberges.

uis cueille avec ses doigts, un peic roides de séculaire empois, un insecte qui dort, ailes émeraudees , au cœur des plantes fécondées.

Et de sa douce main, enfin, détache mie chèvre qui broute • à son piquet, au coin des routes, et doucement la baise et la caresse et doucement la mène en laisse.

Alors, la petite Vierge Marie s en vient trouver le vieux tilleul de la prairie, dont les rameaux pareils à des trophées recèlent les mille légendes.

Et ' humble, adresse enfin ces trois offrandes, sous le grand arbiœ, aux bonnes fées, qui autrefois, au temps des merveilleuses seigneuries, furent, comme elle aussi, la bènevole allégorie. n

LqA

ansez sur la berge, les flammes, comme de petites madames, comme de tristes petites madames.

V oici les soirs de la Saint-Pierre sur les fleuves et les rivières,

Da7tsez sur la berge, les fla^nmes, avec des gamms roux autour de vous, copeaux follets, folles spirales, dansez, dansez, dansez, petites flammes pastorales.

L 'oiseau vous frôle et jette un cri, les petites madames.

e vent vous fouette et vous rougit, les petites ma dame s.

Le curé passe et vous bénit, les petites madames.

Voici les soirs couleur de lie, dansez, dansez, les petites madames,

(es tristes petites madames, dansez, dansez, dansez, dansez votre mélancolie.

Dansez, dansez ejicore un peu, déjà la nuit et ses ombres se meuvent comme des veuves au long des fleuves, dansez ejicor, dansez, les flammes, poir le bon Dieu un peu

et refidez-lui votre âme, votre âme avec toutes ses flammes, les près qu étentes petites madames.

auhiÆ'f\

'après tuniformité de razur nu brûle les champs et leurs arpents d'identité . et leurs chemins d'opiniâtreté rectiligne, vers l'inconnu.

Craie et poussière

se retroussent en tempêtes vers les lisières

et s emportent sur les routes, là-bas;

les villages 1 leurs toits et leurs maisons sont las,

l'ombre chaude s'assied au seuil des portes ;

un vent de braise et de fournaise

pèle les murs et fe[^]idille les glaises

et les digues dont les escortes

accompagnent des eaux qui semblent mortes.

'été, il est ve⁷tu, malade et malfaisant, avec du plomh dans son sang blanc, avec ses durs midis de pierre; l'été^l et ses lumières carnassières et ses silences fermentants.

— Vous, les jardiniers de la mort et des tombes torrides,

voici des fleurs qui ont des rides et qui penchent, amsi que des remords, leurs ors et leurs faisceaux arides.

— Vous, les charpentiers de la mort, voici les géantes cuirasses

des grands hêtres do⁷i t l'écorce se casse dans les forêts comme engourdies où se couvent les maladies.

— Vous, les embaumeurs de la mort, voici la stérile agonie

des verdures trop tôt finies ; voici les blés fripés.

voici les orges irascibles

et les rameaux crispés des vieux vergers

sons des brûlures invisibles.

Depuis des jours, depuis des temps, minutieux et persistant,

U soleil perce à coups d* aiguilles la vie éparse en volontés tranquilles ; le soleil mord, le soleil vrille le sol brûlant et hale-
tant et ploie et broie en sa torture l'espoir en or de la moisson future.

La terre entière, elle est paralysée.

— Dites à quand les émeutes, les rages et r entre-c ho qu entent des blocs d'orage et les pâles éclairs dans la tiue ardoisée?

En attendant, unique au loin un carreau luit du fotidd'un coin et sa lueur, comme tin grand jet de haine, de part en part traverse au cœuf" la plaine.

LE SOLEIL

ans le matin qui s' o2ivre et s'ébroue,

c'est le soleil qui fait la roue

comme un grand paon d'or et d'argent.

Son luxe mouï de lumières, ardentes fleurs, clartés trémières, d'après un rythme foudroyant descend.

l brûle solitaire comme un énorme aimant; ses yeux diaman-taires font s'effacer le firmament ; ' ses mains qui ont broyé la 7iuit profonde avant les temps, ont suspendu les mo7ides autour de sofi embrasement.

On ne sait d'où ses feux lui sont servis,

ni quel éclair ni quel enfer

lui fait la vie;

comme la mer,

il est une force en voyage

vers un mystère au fond des nues,

qui fixe comme un visage

intéresse et demeure infinu.

Dans le matm qui s'ouvre et s'ébroue,

c'est le soleil qui fait la roue

comme mi grand paoir d'or et d'argent.

Lz4 LU7<ie

ous les plafonds que sur la terre minuit ajuste avec des
craillons d'or, tu voyages, par le soir mort, œil morne et sans
paupières.

Œil pour le pôle et le désert où la chaleur ressemble au gel, où
le silence comme un scel ferme les lèvres de la mer.

Œil projeté de haut en bas sur les peuplades taciturnes, qui
bâtirent leurs sphinx nocturnes avec les blocs que tu fixas.

il qui casses ta clarté ronde comme un cristal contre les dalles,
que forment les vagues colossales sur des plages, au bout du monde.

Œil d'immémorial ennui, éclatant et livide,

que le temps sculpte au front du vide dans le visage de la nuit.

Œil si vieux que la terre oublie, monotone, depuis quel jour,
monotone, tu fais le tour de sa mélancolie.

Œil chauve et que l'on sait béant parmi les ombres claires,
lorsque, l'hiver, tu les éclaires avec ta mort et ton néant.

Œil hostile des firmaments qui travailles, sans mdle peur, à la folie et la terreur des poètes et des amants.

vec, sur l'épaule, ses nocturnes corbeaux — et le baiser, autour des seins , de ses roses dernières, la madone des soirs surgit au coin du bois.

Et les flûtes pleurent et les hautbois

et les cors d'or dans les échos des bois pleur efit.

Et les appels de cloche à cloche s en tre-cognent de village à village, sur les oches ; et les bêtes dans les fermes bousculent leurs chocs d'aboies contre les murs du crépuscule.

t sur la plume infiniment d'automne prennent t' essor les lourds corbeaux de la madone.

La madone des bois d' automne,

avec ses crins feuillus et roux

et ses manteaux bordés de hotcx,

la madone des soirs et des tempêtes

règle la chute et le courroux

— ‘ rostres ouverts — des corbeaux fous.

Comme des paons de braise ouvrant leurs q2ieuses les feux, là-bas, brûle7it au fond des âtres et dessinent aux murs déplâtré des attitudes en ombres bleues, quelques fermiers, les pieds croisés dessous leur banc, fument et se taisent paisibleme^it, leur face e7i or tournée aux fiammes; et seul s'entend le va-et-vient des

femmes, en sabots lourds, autour des tables, et le pesant et le^it
mâcho7inement des bœufs couchés dans les étables.

a madone des soirs et des tempêtes commande au vol et aux
courroux — rostres ouverts — des corbeaux fou

Les blés doimterit au fond des granges, • et leurs barbes
comme des franges remuent au long des poutres plates :

la poussière d'entre les lattes descend sur l'aire et la recouvre ;
en un grand nid de foin vermeil le chat s'étire et ses griffes s'entr
ouvrent nonchalamme7it à travers le sommeil.

La madone des soirs d'automne éclaire avec de graiids flam-
beaux le vol au loin de ses corbeaux.

Sur les routes, vers l'horizon,
par leur fenêtre, les chaumières
ouvrent les yeux en ple^irs de leurs lumières;
le vieux village, avec l'église au bout,
monte jusqu 'au vieux Christ, debout.
mains ouvertes, sur sa btitte fendue
et le silence et la tranquillité,
par à travers V éternité,
vers les terreaux cotdeur de cendre
de ses deux mains imme^isément tendues
semblent tomber et se répafidre.

La madone des soirs et des mirages grandit soudain e7i cris
d'orage et ses corbeaux bruyants et lourds sur les chaumes de
bourgs en bourgs ainsi qtie des marteaux , font rage.

Des fiuages dont les visages passent, fendus d\m seul éclair;
une fiiite giflée à travers airs de feuilles d'or et de branchages ; un
ve7it qui brasse à mains énormes la cime au loin des chênes et
des o^mies et brusquemenit coimne un arrêt du ciel entier au-
tour de la forêt.

cet instant fugace et de détente la madone des soirs à ses cor-
beatLx commande

Des troncs, de haut eii bas cassés comme si V or d'un glaive en
avait traversé

l'écorce encor fuma^ite, éclatent et s'abattent.

Des chaumes roux soudainement en feu

s ouvrent par le milieu

à la meute passante et volante des flammes

qui clament

vers l'horizon cuivreux.

Le fleuve bout à gros remous

contre des caps de limons roux

et floue entre eux ses flots de boue;

des vols ramants d'oiseaux

sont culbutés dans l'eau,

la tête en bas, à coups de faux,
et les tangants navires
avec des bruits qui les déchirent,
le foc claquant et se gonflant à faux,
chavirent.

t c est ainsi sur terre et fleuve • toute la haine qui s abreuve de
la madone en or d* automne et cest ainsi sur terre et mer

t automne au loin qui, le soir, sonne à clairons noirs le pâle
hiver.

LES S(J^I?^TS

reling, dreling, cest la fête de tous les Saints.

On en connaît qui sont vernis,

— dites, de quels pays d'or et d'ivoire! — depuis des temps que
nul n'a retenus, dans ma co7itrée, en sa mémoire.

On en coimaît qui sont venus de Trébizonde, Dieu sait par
quels chemins, n ayant pour seuls trésors au monde que deux lys
clairs e^itre leurs mains.

Dreling, dreling,

c'est la fête de tous les Saints.

es plus hyperboliques portent mi sceptre écus sonné ; ils dominant, aux basiliques, leur reliquaire illuminé; mais ceux dont plus personne n ose porter le nom transi ont letir fête qu 'on sonne dans leur chapelle aussi.

Dreling, dreling,

c'est la fête de tous les Saints.

J'en sais de très pauvres, mais très honnêtes,

là-bas, au fond d'un bourg fiamcmd,

Bernard, Corneille, Amand,

quifônt le bien aux bêtes,

et quelques-uns laissés pour compte

aux gens pieux qui vous le content, '

en Campine, dans le pays amer,

par des hommes qu' hallucinait la mer.

reling, dreling, cest la fête de tous les Saints.

Ceux-ci sont les patrons des carrefours, on les commères les injurient, à poings tendus, avec furie, dès qtdils ajournent t leurs secours"; et tels sont gras et tels sont maigres, les uns bossus, les autres droits, mais tous avec des ors, comme autrefois les mages blancs et les rois nègres,

Dreling, dreling, c est la fête de tous les Saints.

Il en est dont la pauvre image orne le môle d'un vieux port " et que I orage en ses doigts tord sur leur petit socle à ramages ;

d'autres sont là, au fond d'un bois, dans il7ie niche en porcelaine, d'où leur tête d'un trop gros poids a chu dans l'eaii de leur fontaine.

reling, dreling, cest la fête de tous les Saints.

Mais qu importe quils soient grandis ou rabaissés sur cette terre, saints de la pluie ou du tonnerre fie sont-ils pas au paradis ?

Aussi, pour ne froisser personne, ont-ils choisi leur fête en or, au temps précis où les vents d'ouest par les champs cornent, le premier jour du grand mois morne.

LES HOTES

livrez les gens, ouvrez la porte, je frappe au seuil et à 1 auvent, ouvrez les gens, je suis le vent qui s ' habille de feuilles mortes.

— Entrez monsieur, entrez le vent, voici pour vous loger la cheminée et sa niche badigeonnée ; entrez chez nous, monsieur le vent.

livrez les gens, je suis la pluie, je suis la veuve eyi robe grise U dont la trame sndndéfinise dans un brouillard couleur de suie.

— Entrez la veuve, entrez chez nous, entrez la froide et la livide,

les lézardes du mur httmide s ' ouvrent pour vous loger chez fiours.

— Levez les gens la barre en fer, ouvrez les gens, je suis la
vieille, mon manteau blanc se désagrège sur les routes du vieil
hiver.

— Entrez la neige, entrez la dame, avec vos pétales de lys, et
semez-les par le taudis jusque dans Lâtre ou vit la flamme.

Car nous sommes les gens inquiétants qui habitons le Nord
des régions désertes, qui vous aimons — depuis quels temps ? —
pour les peines que nous avons par vous souffertes

Des presses de Monnom

32, rue de l'Industrie, Bruxelles

isü'&

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/almanachcahierdeoverh>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.